

LE JOUR, 1947
19 Février 1947

QU'IL FAUT SE SOUVENIR...

Et voici de nouveau les Cendres, l'image de ce que nous sommes.

Dans le domaine du sensible, la merveille qu'est un être intelligent, un homme, se réduit à cette chose infime qui, à son tour, se dissout dans le vent.

« La matière demeure et la force se perd ».

A ceux qui pensent qu'avec cette cendre et cette poussière tout s'achève pour nous, la foi oppose la tranquille affirmation de la résurrection et de l'infini.

Ah ! qu'on se le dise, qu'est devenue la vie coupée de toute espérance ? Qu'est ce que l'existence de ce temps si elle porte en elle-même sa limite et sa fin ? Et quelle législation suffira à dominer ce siècle désespéré que menacent ensemble l'envie, la haine et la souffrance ?

Au milieu des agitations, la pensée que nous sommes ce peu de poussière grise et que cette vie est un passage, revient comme une caresse et comme un silence. Et qu'après l'extraordinaire aventure de la naissance et de la mort, nous trouverons quelque part la paix qui est dans la nature et dans la lumière qui ne peut être qu'éternelle.

Une année après l'autre, les Cendres nous sont imposées, et la brève méditation qu'elles appellent. La grande leçon vaut en politique comme en tout le reste. Aux ambitions désordonnées, on doit la proposer, comme fait l'Eglise, une fois l'an, pour tenter d'obtenir que quelques folies se tempèrent.

Il faut vraiment que nous soyons devenus plus légers que cette cendre, pour nous égarer dans des passions qu'un souffle dissipe, pour nous arracher à la sérénité réfléchie qui seule fait les cités et les lois.

Sur tout la face de la terre rien n'est plus conséquent que l'attitude actuelle de la majorité des hommes. Et dire que tout ce tumulte est poussière.